Le nouvel ATILA

Automne 2025

© Pierre Rahier,
Le Silence de la Vallée

Peau d'âme

- Antigone des collines
- Mère, fille, mode d'emploi
- Durs à queer
- Au fond des archives Perec

Le nouvel ATILA

L'art du refus

La revue qui a pré-existé à cette maison d'édition s'est ouverte, un beau jour de juin 2007, sur un hénaurme « Non» ! Et même trois « non »[1]. Ceux de Raymond Guérin qui portaient en eux un des credos de la maison : l'esthétique du refus, du détournement, de la contradiction, de la surprise. Non au monde tel qu'il va, oui aux mondes tels qu'ils devraient être. Ce n'est pas pour rien que donnait le ton, parmi nos tout premiers romans, *L'Invention des autres jours*.

Le refus, tel pourrait être le leitmotiv commun aux auteurs de cette saison : nouvelle Antigone, Clarence Angles Sabin dit non à l'usure du temps ; Michelle Lapierre Dallaire dit non aux rapports de force et aux mensonges ; Martin Page dit non aux clichés ; et Georges Perec dit non à la facilité, en faisant composer l'analyse d'un texte à un des tout premiers ordinateurs (fictifs) imaginables dans les années 60.

Forts de ces refus nourris, nous nous sentons armés pour comprendre l'intime, le monde, et accompagner les lecteur_ice_s dans toute prise de conscience... ou d'inconscience.

◆ Benoît Virot

1 « *Non, non et non ! Nous n'en voulons plus de ces adulations de commande ! Nous sommes las d'entendre toujours les mêmes noms, de lire les mêmes couplets extasiés, las enfin de ces bénisseurs qui, comme si on leur avait fait le mot, s'en vont partout nasillonner les mêmes los à l'intention des mêmes pontifes ou autres enfroqués ! (...) Quel sempiternel ressassage ! Quel avachissement de l'imagination ! Quel manque d'originalité ! Quelle routine !* »

Le vent fou de Clarence Angles Sabin
- La fin de l'innocence 4 Laetitia Mouchtouris
- Malu-quelles-sources 6
- Pierre Rahier, photographe de la vallée du silence 7

Michelle Lapierre Dallaire excède les limites
- Telle mère, tel film 9 Pauline Brossard
- L'arme fœtale de Louise Bourgeois 11

Martin Page vole des muscles à la virilité 12
- Bibliographie commentée 13

Georges Perec & Eugen Helmlé La machine à lire des poèmes 15
- Dans les archives 16
- Mots croisés 16

Solutions de la dernière page
A Attends B XUAESIO C Ru D CP
E Crête F Forêt G Paix G Dé
1 Axe 1 CFP 2 Tu 2 Croa 3 Ta 3 Péri
4 eee 4 Tex 5 NS 5 Net 6 Dit
7 Souffle

Le paysage du Bosquet, lieu-dit où se déroule l'action de *Malu à contre-vent*, dessiné par l'auteure

L'auteure de *Malu à contre-vent* saisie par l'œil lumineux de Bénédicte Roscot

Le vent fou de Clarence Angles Sabin

La fin de l'innocence

Contre vents et étés, une jeune fille tient tête à l'usure des temps et tente de protéger ceux qu'elle aime.

Clarence Angles Sabin

Malu à contre-vent

192 p. 18€

Sortie le 22.08

Saviez-vous que les agriculteurs occitans surnomment le vent d'Autan « le vent du diable » ? On dit de lui que c'est un vent fou, voire qu'il rend fou. Est-ce par sa faute qu'une petite fille se retrouve à creuser des trous dans les collines de l'Aveyron pour y enfouir les corps sans vie des agneaux de la ferme familiale ? Ou celle des vivants qui l'entourent et qui, par mutisme et traditions, terrent leurs inquiétudes au fond d'eux-mêmes ?

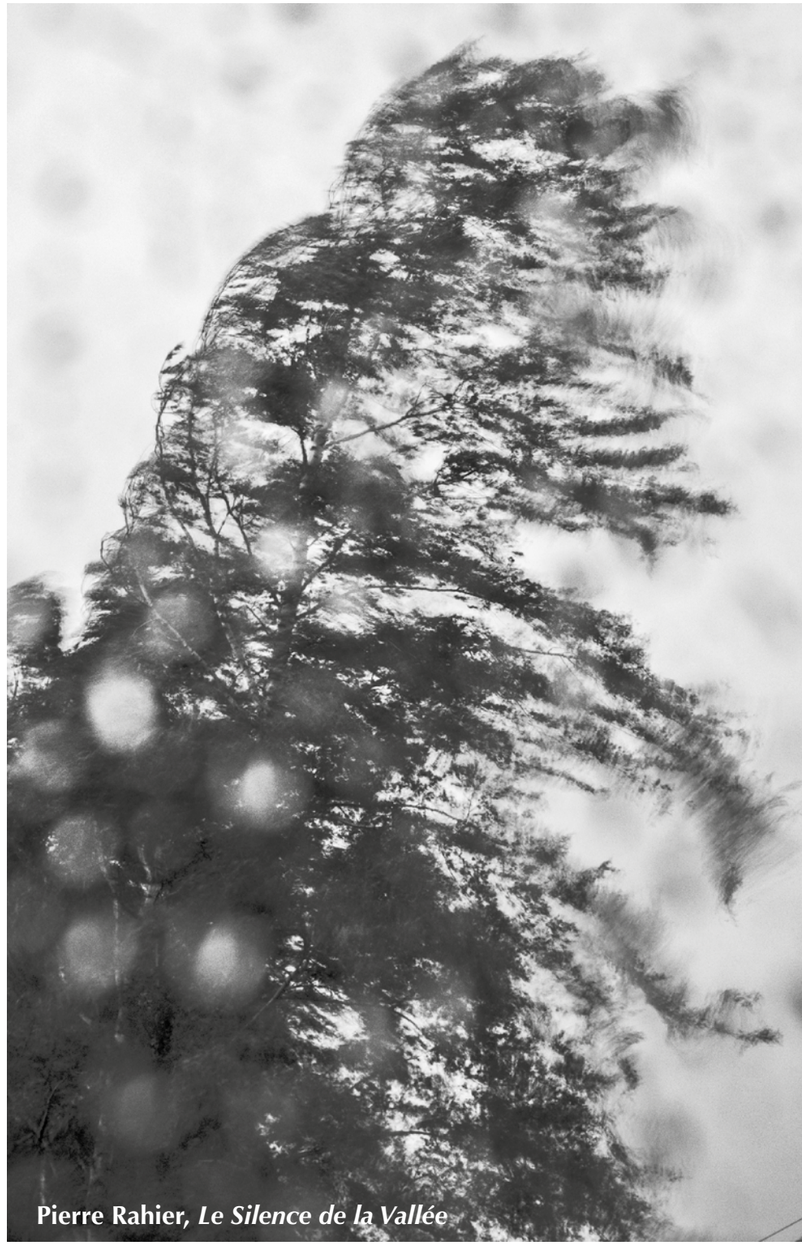
Malu habite au Bosquet avec son père, sa grand-mère et sa chienne, Sola. Le Bosquet, c'est « un ilot dans une mer de collines » sur lequel trois générations vivent en huis-clos et élèvent des troupeaux, en plus de cultiver la terre. La *pitchotte*, le *tabanard* et l'*estrala*, les trois collines qui entourent le lieu-dit, Malu les a toujours perçues comme des remparts, comptant sur elles pour protéger sa famille « des pluies, des vents et des voleurs ». La jeune fille est solitaire, souterraine : elle a des escargots sous son lit et un secret dans son jardin. Elle aime se baigner dans l'eau glacée de la rivière. Alors une salle de classe, c'est le dernier endroit où elle a envie d'être.

Au Bosquet, la vie est simple, et les journées de travail réglées comme du papier à musique. Mais cet été-là est fait de déluges qui emportent tout. Les trois collines ne pourront rien contre la morsure des saisons.

De la moindre dissonance dans les gestes ancestraux à l'odeur de la terre du Bosquet qui change jour après jour, tempête après sècheresse, Malu perçoit tout. Et ses réactions sont épidermiques. Tout ce dont on ne lui parle pas frontalement mais qu'elle comprend, Malu l'imprime avec ses ongles dans les profondeurs de sa chair, devenue une constellation de cicatrices difficiles à cacher, comme les ridules qui parcourent la terre bien trop sèche du Bosquet.

« Q*u'est-ce que tu as sané, Malu* ? » demande son père lorsqu'il la voit revenir, les genoux écorchés, couverte de terre. Tiraillée entre la vie et la mort, défiant les lois immuables du temps telle une Antigone des collines, Malu déjoue la vigilance en plein naufrage de son père et de sa grand-mère et dérobe à l'équarisseur les dépouilles des agneaux mort-nés. Là, au pied du grand chêne qui s'épanouit sur les flancs de l'estrela, Malu leur offre une sépulture. Sous l'œil attentif de Sola, présence tranquille et indéfectible de son monde, Malu bricole son rituel : elle recouvre le corps sans vie, dépose un épi de maïs, baptise la bête, prie à la hâte, avant de rejoindre la ferme l'air de rien. Têtue sinon tenace, définitivement coriace, Malu creuse inlassablement. Sa colère, ses peurs, son amour et son respect de la vie, c'est à la Terre qu'elle les remet.

◆ LAETITIA MOUCHTOURIS



Pierre Rahier, *Le Silence de la Vallée*

Le nouvel ATILA

Malu-quelles-sources ?

Balade de l'auteure parmi quelques influences littéraires...

Un livre ne naît jamais seul. *« Il faut tout un village »*, dit-on, et dans mon cas, ce village est peuplé de lectures, d'autrices qui m'ont guidée vers l'écriture après de longues journées de doutes avant que j'ose noircir mes carnets. Elles ont posé les premières pierres, ont tendu une toile invisible pour amortir mes chutes.

Les sœurs Brontë – Charlotte, Emily, Anne - m'ont donné le goût des huis clos tragiques au cœur d'une nature indomptable, où le paysage devient un personnage à part entière. L'attachement viscéral à la terre les imprègne. Les collines du Yorkshire sont loin des reliefs aveyronnais, mais comme Emily, j'aimais courir des heures dans les champs, en écrivant dans ma tête.

Dans un autre registre, *Les Quatre Filles du Docteur March* de Louisa May Alcott a joué dans l'écriture du personnage de Malu. Qui n'a pas rêvé d'imaginer la prochaine Jo March ? Son indépendance, sa créativité, le réalisme des liens familiaux qu'elle traversait… autant d'éléments qui en font un personnage inspirant fascinant.

Imaginative et vive, loin de ma Malu taciturne, la *Anne de Green Gables* de Lucy Maud Montgomery a déblayé un chemin bien escarpé : celui d'une petite fille de la campagne, au destin des plus communs, captivant par son regard frais sur le monde. Elle montre que l'ordinaire peut devenir extraordinaire, que la nature n'est pas un simple décor mais un protagoniste à part entière.

Les récits d'une jeune héroïne à la campagne foisonnent aujourd'hui, mais je ne me lasse jamais de les lire. La première fois que j'ai évoqué Malu, je l'ai décrite comme « une petite fille sauvage », une silhouette frêle, mais inébranlable, luttant contre les assauts de la nature. C'était la petite sœur de *Betty* de Tiffany McDaniel, cette héroïne lumineuse et résiliente qui trouve sa force dans ses racines cherokee, refusant de se laisser engloutir sous le poids des secrets de famille. Malu aurait pu aussi grandir « dans la forêt » de Jean Hegland, survivant parmi les arbres et le silence, apprenant à aller de l'avant quand le monde s'écroule. Ou marcher aux côtés Tracy du très juste *Sauvage* de Jamey Bradbury, dans cette quête d'identité où l'instinct et la nature façonnent le destin. Chacune à sa façon trouve du réconfort dans cette promiscuité avec la mort et leur rapport très étroit avec le sang.

Pierre Rahier,
Le Silence de la Vallée

À cela s'ajoutent d'autres influences étrangères. *La Végétarienne* de Han Kang et son rapport troublant au corps, cette fascination pour l'intériorité et le mystère. Ainsi que des écrivains qui donnent voix à des sensations uniques. Le poème « Sensations » de Rimbaud, justement ma toute première claque littéraire, a su mettre des mots sur ce lien simple et intime avec la nature. Raymond Queneau et son regard décalé sur l'enfance dans *Zazie dans le métro*. Et Giono, maître absolu des paysages habités.

Ne finit-on pas toujours par revenir à ce que l'on aime lire ? Comme si l'on poursuivait les œuvres qui nous ont marqués et qu'on a quittées avec une douce nostalgie. Le personnage de Malu est inspiré de ma propre enfance, mais aussi de celle des héroïnes qui ont construit mon imaginaire au fil des lectures.

◆ **C. A. S.**

Pierre Rahier, un photographe dans la vallée du silence

Une focale resserrée, une famille, une vallée... il n'en fallait pas plus pour avoir envie de réunir ces deux univers sur une couverture...

Né en 1979 à Namur, Pierre Rahier, qui nous a apporté les photographies de couverture et celles de ces pages, documente depuis dix ans son environnement familial dans le microcosme de la vallée où il demeure, près de Namur, en Belgique. Soutenu par la force et le mutisme des éléments, il saisit ce qui se joue à l'intersection du vivant et du paysage, traquant avec une sensibilité indicible les limites entre les règnes animal et végétal. « Mon appareil photo me sert de journal », confie-t-il. Il a jusqu'ici publié un livre, NAMUR, aux éditions du Caïd, et réalise pour nous sa première couverture.

Michelle Lapierre Dallaire dépasse ses limites

Photo Chantal Lecours

page 8 9 page

LAPIERRE-DALLAIRE

Telle mère, tel film

Une relation mère-fille envisagée jusqu'à la fusion, dans un texte hanté par le double, le fantasme, le sacrifice, qui transcende les limites de l'auto-fiction.

Y a-t-il une forme d'enchantement textuel qui dicte aux textes-tempêtes de porter un titre sans fin, manifeste et art poétique à lui tout seul ? Notre catalogue n'est-il pas la preuve que les sorcières auteures de ces textes bâtissent des titres slogans et sortilèges ? On pense à *Les Féministes t'encouragent à quitter ton mari, tuer tes enfants, pratiquer la sorcellerie, détruire le capitalisme et devenir trans-pédé-gouine* d'Alex Tamécylia (janvier 2025), en gémellité avec le premier roman de Michelle Lapierre-Dallaire *Y'avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour ok*… qui est d'ailleurs à l'origine de l'écriture du livre d'Alex. Michelle renouvelle aujourd'hui l'exploit de happer les lecteur.ice.s dans un texte-cri, tapageur, trompeusement intitulé *Je vous demande de fermer les yeux et d'imaginer un endroit calme*, à l'évidence bien loin de la séance de sophrologie ou des injonctions positives du développement personnel.

Si dans le premier roman, l'autrice révélait comment elle avait hérité, à la mort de sa mère, la folie de l'exagération et de l'exaltation, les traumatismes et les pulsions, et comment elle avait décidé de les renverser, de les user jusqu'à l'os pour retrouver une puissance libératrice, elle scrute ici son enfance et son adolescence, contestant toutes ses croyances, en incarnant un calque de sa mère. Le roman explore la thématique du double, de la symbiose, voire du chevauchement entre fille et mère, qui jouent et rejouent un scénario destructeur de jalousie et de compétition. Michelle raconte le canevas d'un insupportable drame qui se répète : une mère et sa fille se partagent un « lit minuscule », pour interpréter « un film pornographique lesbien dans lequel [la] mère tient le rôle de vedette » et introduit les hommes, les

● M. Lapierre Dallaire

●

Je vous demande de fermer les yeux et d'imaginer un endroit calme
Couverture Marie Guillard
208 p. 19€
Sortie le 05.09

queues, l'inceste de substitution.

L'amour maternel se mue en une relation sexuelle ratée où la fille se figure confusément être la réincarnation du père, de l'amoureux parti, et accepte la violation de son corps pour tenter, en vain, d'être à la hauteur du regard de sa mère, et pouvoir rivaliser avec elle. Les deux corps, écartelés par les « dards » des hommes, finissent par se confondre, jusqu'à ce que « chaque homme qui pénètre [la mère] pénètre [la fille] ». Satisfaire toutes les érections, recevoir tout le sperme des hommes est une mission interminable, irréalisable, qui ne mène qu'à la colère et à l'auto-destruction, remplaçant pour toujours le plaisir.

Dès lors, comment se sauver ? En cherchant un autre modèle, d'autres récits ? En jouant avec des Barbie – fil rouge du roman – pour créer un laboratoire de possibles, explorer d'autres sexualités, d'autres émotions ? Ou, en suivant le sillon d'une Virginie Despentes, pour reprendre le contrôle des contours de son corps, en multipliant les rencontres avec des hommes, en pratiquant la prostitution et la sexualité empathique ? Une activité qui n'est jamais vraiment très loin de celle de s'écrire : *« En devenant autrice, la similarité entre la prostitution consentante et le travail d'écrivaine me sidère. A la limite, je me sens parfois plus nue lorsque j'écris que lorsqu'on me paie pour avoir du sexe. »*

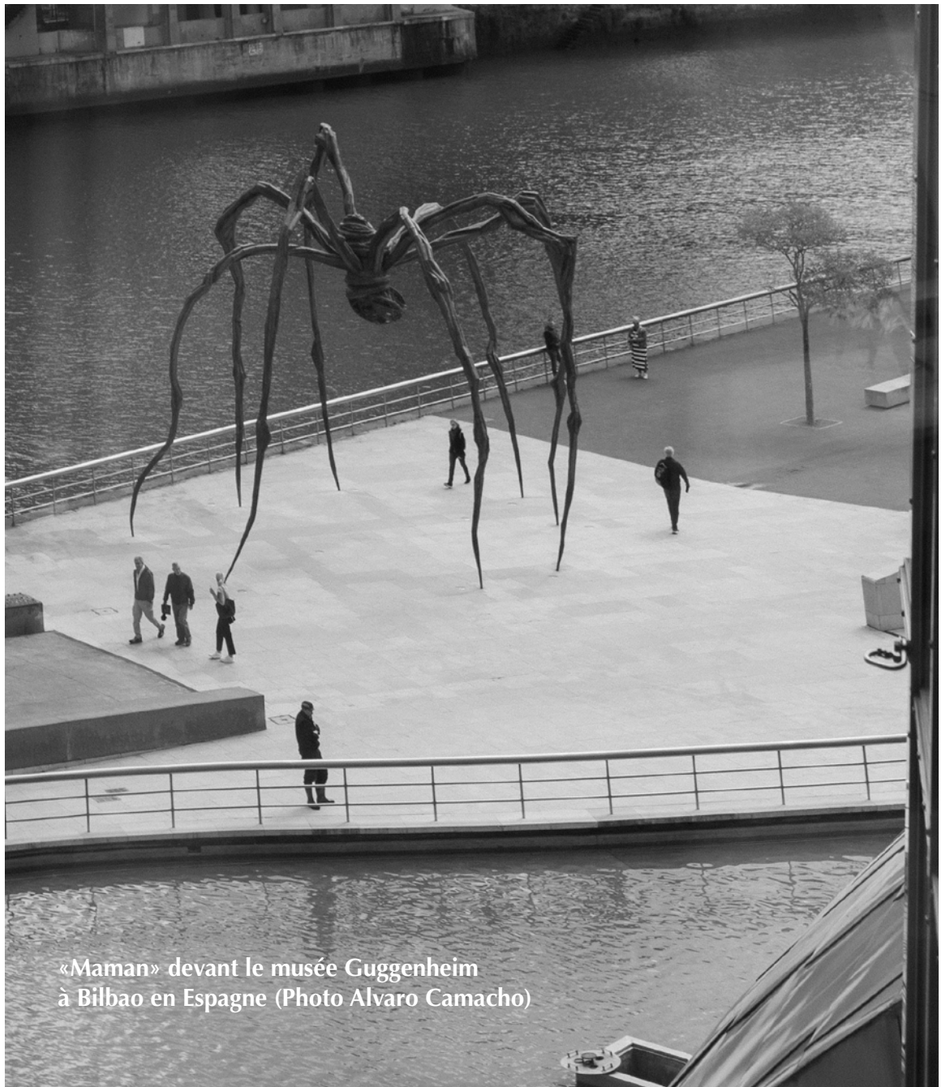
Comme chez Nelly Arcan, *« Ecrire était montrer l'envers de la face des gens et ça demandait d'être sadique. »*

Michelle Lapierre-Dallaire se raconte chirurgicalement, en mirant son envers, son double, dans un miroir sans tain, sans contrefaçon, sans cérémonial. On lit tout, on voit tout, on ressent tout. Je l'affirme à nouveau : une autrice est née.

◆ PAULINE BROSSARD

L'arme fœtale de Louise Bourgeois

Tissage d'un fil entre les araignées de de Louise Bourgeois et les entre lacs familiaux de Michelle Lapierre Dallaire...



«Maman» devant le musée Guggenheim à Bilbao en Espagne (Photo Alvaro Camacho)

Les araignées géantes (il en existe neuf) de Louise Bourgeois sont ou se sont posées à Bilbao, Londres, Paris, Tokyo, Ottawa, Saint-Pétersbourg, Copenhague, San Francisco, New York… C'est dire l'universalité de l'œuvre à l'allure menaçante, dont la première pièce exposée en 1999 répond pourtant au doux nom de « maman ». Un hommage de la sculptrice pour sa mère tisserande, décédée jeune, *« aussi intelligente, patiente, utile, raisonnable, indispensable qu'une araignée »*.

Les promeneurs qui s'abritent sous son corps colossal découvriront, s'ils lèvent les yeux, une poche en bronze dans laquelle reposent des œufs de marbre. Une statue monumentale comme le Christ du Corcovado ou le Bouddha de Leshan, pour dire l'envergure et l'importance de la figure de la mère dans l'Existence. Son ambivalence, aussi, peut-être. La statue de métal tiendrait-elle sur le bout de ses longues et fines pattes sans le poids des œufs pour la centrer, pour l'équilibrer ? ou bien la créature, privée de son omnipotence, se demande : *« qui m'a mis ça entre les pattes ? »*

Je vous demande de fermer les yeux et d'imaginer un endroit calme, c'est un peu cette histoire, cette question, écrite du point de vue de l'œuf. Celui qui se demande si éclore était une bénédiction ou une malédiction, si lors de sa naissance, ses cris ont enterré ceux de sa mère. Peu importe finalement, comprend-on, l'expérience du lien mère-enfant vécu, un œuf regarde toujours sa mère comme un tout absolu et géant qui dicte immanquablement la posture de sa progéniture, entre fusion et rejet. *« Lorsque j'entends sa voix enregistrée sur mon répondeur,* dit la narratrice, *je redeviens une enfant impuissante et désolée »*.

C'est aussi beau qu'effrayant. *« Chez la mère, il y a toujours quelqu'un qui crie, une alarme, un attroupement, des sons désordonnés, des accidents, des orgasmes, des morts. »* La mère est le premier monde, le premier lieu : autre piste de travail commune aux deux créatrices. La plasticienne greffe sur des corps féminins des cabanes, des pavillons et demeures en toutes sortes. Ce sont ses «femmes-maison». Quant à l'autrice, elle prend la plume pour décrire le temple que représente le corps de la mère, et la nécessité maladive de le chérir et de le protéger. Quitte à faire du sien clôture ou paillasson. Tout faire, tout endurer, tout construire, pourvu pour que le film continue.

◆ LAETITIA MOUCHTOURIS

Martin Page par Zoé Victoria Fischer

Martin Page Voler des muscles à la virilité

Douceur de la musculation pour les artistes, les queers, les femmes, les inadaptées, les vieux, les handicapés, les neuroatypiques, les parents, les pauvres, les non-conformes, les dégoûtées du sport...
Tel est le titre de ce nouveau manifeste.

Loin des clichés sur le bodybuilding, ou des vertus de la souffrance dans le sport, une approche par la douceur d'une pratique essentielle à l'image de soi, moyen d'affirmation de plus en plus inclusif.

On le lit d'abord comme un autoportrait, puis comme un poème, puis comme une profession de foiet un manifeste joysux sur la puissance et les ressources du corps, un corps intime et politique.

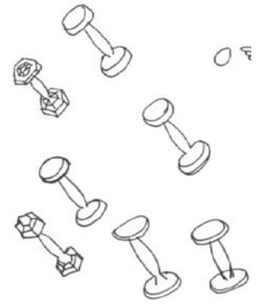
D'une esquisse et d'une confession l'autre, Martin Page trace aussi un portait plein d'autodérision de lui-même, à mi chemin d'Emmanuel Bove et d'Edouard Levé, puis de sa famille et enfin des artistes en général.

C'est aussi un poème car le début est serti de métaphores poétiques, de mots, de concepts et d'objets a priori « étrangers ».

Et c'est bien sûr un essai, car le texte ne se départ jamais d'un plaidoyer pour se réapproprier l'image, la force, et ce bien unique et universel qu'est le corps. Sensible, drôle, lucide, plein d'autodérision et super stimulant.

Martin Page tisse des liens là où on n'y pense pas : entre bibliothèque et salle, écriture et musculation, et même jouissance et musculation (« *Je pense que je suis devenu auteur d'abord parce que j'étais terrifié et désespéré. C'est la même chose pour le sport* »).

Comme dans *Au-delà de la pénétration*, il ramène de nouveau du politique, au second puis très vite au premier degré, tant sur l'emprise du capitalisme et les possibles pour y échapper,



que sur l'imagerie viriliste. Oui, le politique est dans le corps, dans l'image, dans le désir, dans le traitement des corps par la société… et dans les pratiques, aussi bien individuelles que collectives.

« *Le corps est cérébral, psychologique, érotique* » et tu fais vibrer cette corde tout du long.

Dessins Coline Pierré

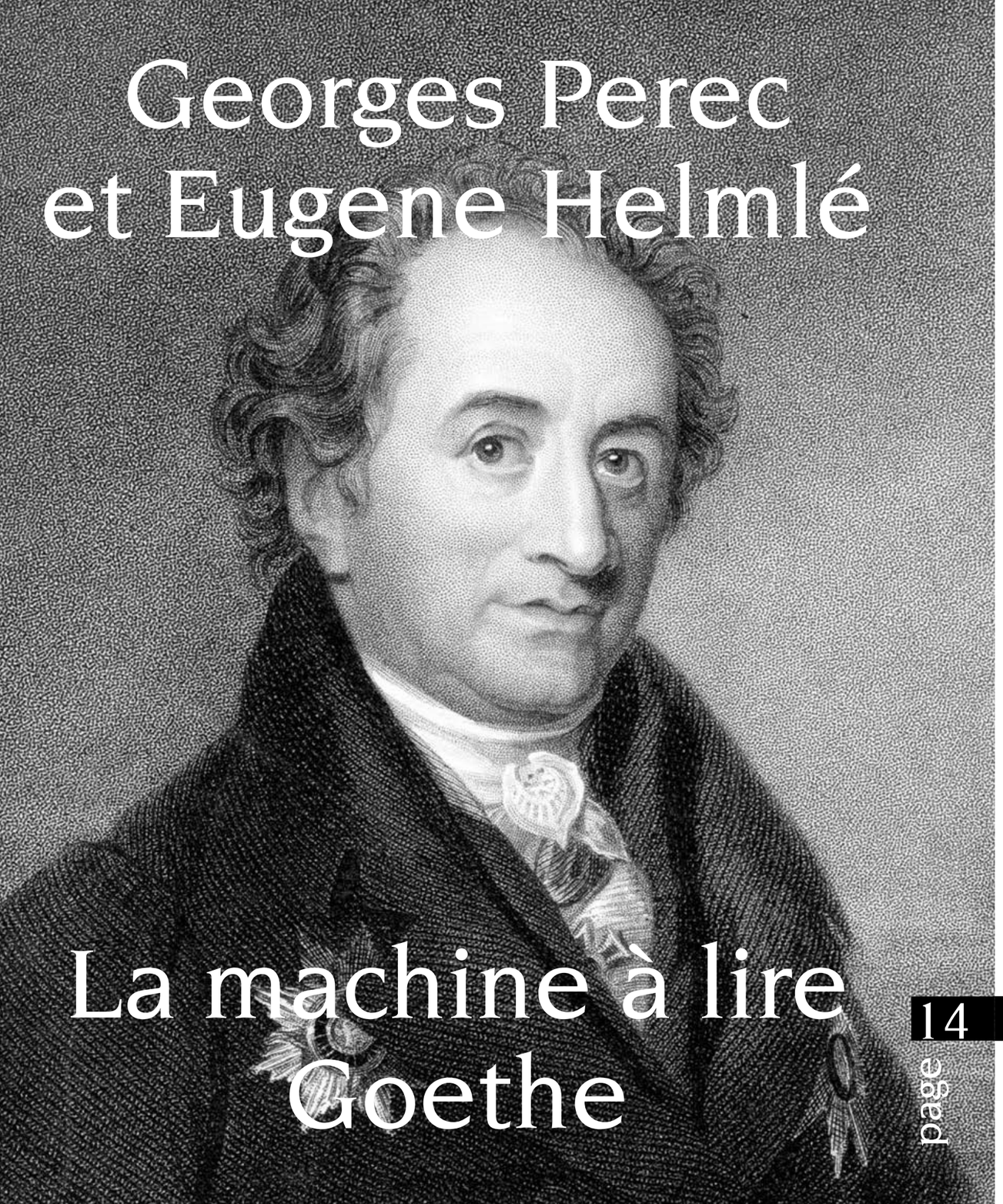
BIBLIOGRAPHIE DE LA MUSCULATION COMMENTÉE PAR L'AUTEUR

***L'Entraînement du détenu*, de Paul « Coach » Wade, Budo éditions, 2019.**
C'est par ce livre que j'ai découvert la musculation comme comme pensée, et comme émancipation. Le livre est écrit par un auteur sans doute fictif, c'est très virilo-kitsch, il y a des conseils datés, mais c'est une bonne introduction à la musculation au poids de corps.

***La Science de la musculation*, d'Austin Current, Marabout, 2022.**
Si vous avez envie de savoir quels muscles et quels tendons sont en jeu quand vous faites tel mouvement, quels processus chimiques sont à l'oeuvre, quels sont les impacts sur la santé du cerveau, ce livre est pour vous. Dessins anatomiques très précis.

***Femmes actives : pendant et après la ménopause*, de Stacy Sims, De Boecke, 2023.**
L'autrice est une scientifique et une pratiquante qui porte un combat : montrer les bienfaits de la musculation pour les femmes.

***Lifting Heavy things : Healing Trauma One Rep at a Time*, de Laura Khoudari.**
Pour les personnes souffrant de troubles neuro ou psys ou qui ont subit des traumas. L'autrice montre combien la musculation a sa place, à côté de la thérapie, pour soutenir et s'en sortir.



Georges Perec et Eugene Helmlé

La machine à lire Goethe

Un texte visionnaire sur le potentiel créateur de la machine, tiré des archives Perec et publié pour la première fois en français.

L'auteur des *Choses* et de *La Disparititon*, Juif d'origine polonaise, et leur traducteur allemand, Eugen Helmlé, ont uni leurs noms sur un nombre considérable de romans, mais aussi leurs idées pour révolutionner l'art radiophonique : en témoigne cette pièce à quatre mains, *La Machine*, publiée pour la première fois ici.

Le héros est un ordinateur. Un ordinateur des années 60, mais qui préfigure à bien des égards les potentialités de l'actuelle IA. Comme elle, il possède dans son répertoire tous les grands textes de la culture mondiale. Comme elle, « *il décide, contrôle, organise, compose, ordonne, calcule…* » (Perec, lettre du 13.05.67).

4 personnages, une unité de contrôle, et ses trois processeurs, décortiquent un poème de Goethe via une analyse systématique débridée, à travers des protocoles statistique, linguistique, sémantique, critique, intertextuel… au cours de laquelle les vers vont en croiser d'autres, issus de la culture et de la civilisation contemporaine, jusqu'à parasiter la machine et à la contraindre au silence.

Aux confluent des thèmes de la nature et du silence, le poème choisi pour tester la machine est le « Chant du promeneur nocturne » de Goethe. (Il a presque des accents lamartiniens.) « *Tout est possible, tout est autorisé* » leur écrit Helmut Heissenbüttel, directeur de la littérature à la radio sarroisse et lui-même écrivain. Le Hörspiel auquel Perec va prêter la main est un genre qui se passe de sons ou de musiques illustratifs, pour mettre en exergue le seul mot.

Il est en pleine éclosion dans les années 60 ; on recherche les meilleurs auteurs et Perec est l'un des premiers à répondre à une commande.

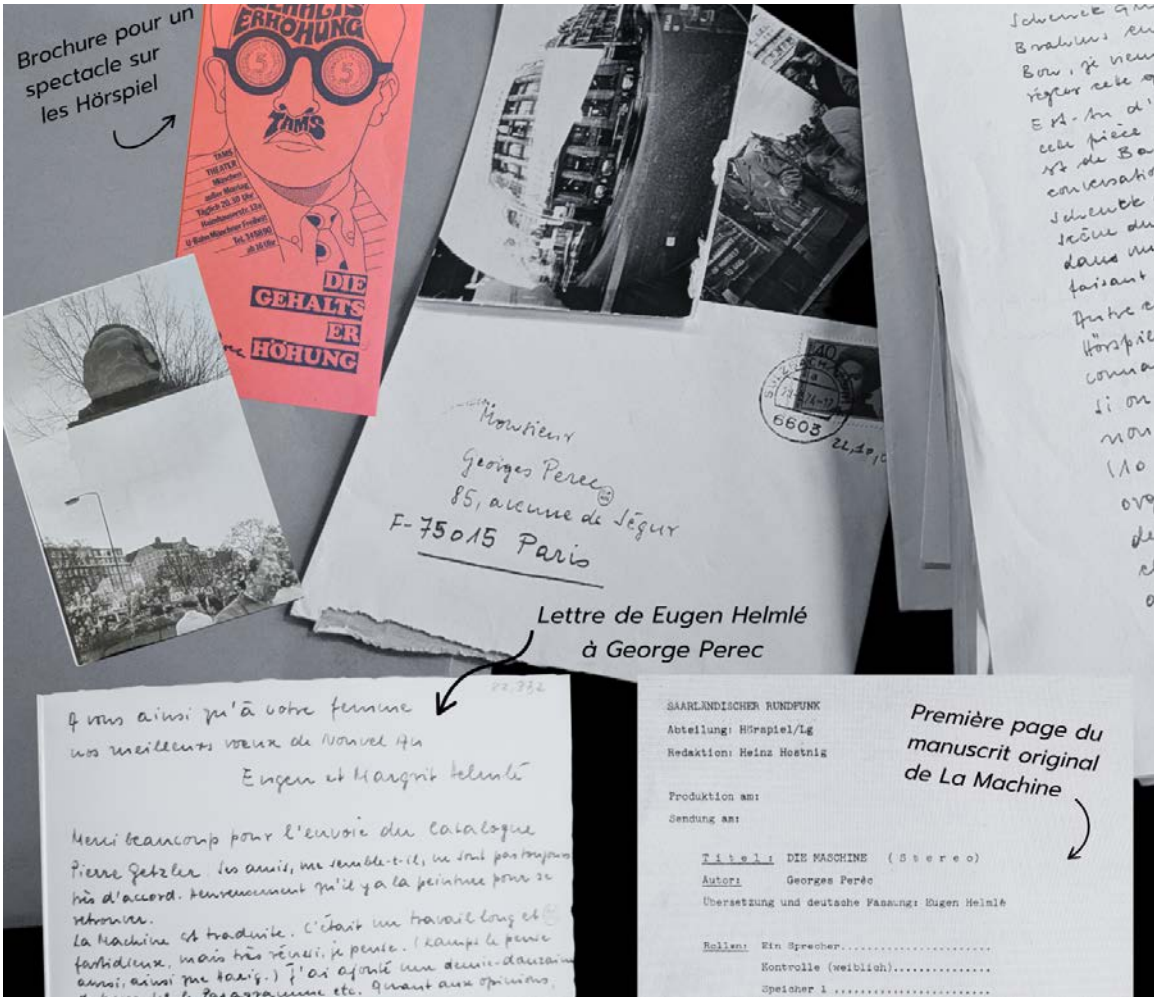
Les premières discussions, ironie de l'histoire, ont lieu après la sortie des *Choses*, mais juste avant la première invitation de Perec à l'Oulipo (où Perec sera coopté six mois plus tard). En juin, il envoie de premiers extraits rédigés du projet, avec par exemple la « résolution d'une équation diophantine » ou la « traduction simultanée en six langues » d'un extrait des *Choses* ; le texte, rédigé à l'été, est soumis par Perec en octobre 67 : « *J'espère que vous admirerez que j'ai pu écrire cette pièce sans parler un mot d'allemand* », écrit l'oulipien.

Pari gagné : *La Machine* est lu et accepté en trois jours dans un enthousiasme frénétique. Helmlé invite son ami à venir chez lui dans la Sarre, et traduit la partie du texte qui ne l'a pas été. La pièce est enregistrée en mai, l'équipe de la radio rit « à en pleurer » et la diffusion en novembre est un franc succès, qui va la voir publiée deux fois en Allemagne, adaptée au théâtre, et traduite en Italie et en Serbie.

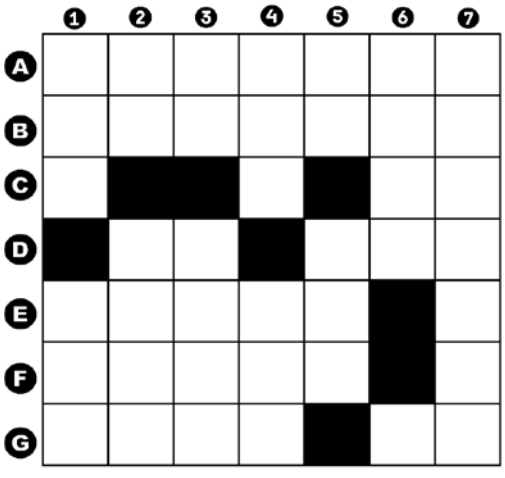
Si le projet global n'est pas oulipien, nombre de contraintes soumises à la machine, elles, le sont. Ainsi que le clin-d'œil du traducteur, épaulé par la poète et membre de l'Outranspo (Ouvroir de Translation Potencial) Camille Bloomfield, qui livrent à la suite un texte hommage écrit non plus à partir du poème de Goethe mais de ce que pourrait être son équivalent français, la « Chanson d'automne » de Paul Verlaine.

◆ BENOÎT VIROT

Dans les archives de Perec



Enfin des jeux dans la gazette !



A Fais halte
B Les oiseaux du poème sont tombés sur la tête
C Brève rivière
D Niveau d'étude permettant mal de comprendre le fonctionnement de la machine
D Métaphore religieuse souvent utilisée pour évoquer la forêt
E Selon l'accent, désigne une île ou un relief
F Avec accent, redore le bois ; sans accent, le fore
G Perec et le pape nous la souhaitent en toutes langues
G Accessoire de jeu

1 Nécessaire à toute révolution
1 Monnaie polynésienne
2 Se taire au passé
2 Cri de corbeau
3 La tienne
3 Défunt
4 Approprié aux *Revenentes*
4 Textile sans style
5 Nanoseconde non significative
5 Réseau en anglais
6 Emettre une parole
7 Goethe a rendu son dernier en 1832

Indice : cette grille de mots croisés généreusement offerte contient six mots du poème de Goethe...

Photos archives Perec / Bibliothèque de l'Arsenal
Grille de mots croisés conçue par Théo Delambre. *Solutions en page 2*